

Boston, 16 mars 1806

Ph. Bechervaise Jun.

Mon cher fils,

Je t'écris ces lignes par le *Capt. Pierre de Visconte* pour te faire savoir que ma santé est bonne. Je t'envoies un petit coffre plein de différentes hardes avec une note qui est dans ledit coffre. *Capt. Le Visconte* en aura soin de te le délivrer. Si tu as quelque [?? monnaie], *Capt. Le Visconte* la prendra toujours. Il y a une paire de bottes dans le coffre qui sont les bottes de *Ed^d Fiott* lesquelles j'ai acheté pour toi. Il faut que tu les graisses bien, elles te serviront printemps et automne.

Je pars demain pour la Martinique, il se pourrait que jamais, peut-être, ne te reverrais, enfin la volonté de Dieu soit faite, aie toujours confiance en Lui et Il t'aidera. Il ne te manque pas de bons amis à la Baie des Chaleurs et le moyen de les conserver, c'est de s'acquitter de son devoir, lis cette lettre souvent. Je te recommande l'honnêteté, évite les compagnies, principalement les mauvaises, de même que les femmes de Paspébiac lesquelles sont presque toutes d'un mauvais caractère. Ne dépense point ton argent, tu as assez de hardes pour longtemps.

J'ai ordonné que tes salaires me soient payés à Jersey jusqu'au 1^{er} avril 1806, c'est pourquoi depuis ce temps-là, tu gagnes pour toi. Ils devraient te donner 65£ par mois cette année. Si la guerre continue, reste à Paspébiac encore quelques années et tâche d'avoir de bons salaires et sauve bien ton argent. Si malheur m'arrivait, le *Capt. Cabot* et *Monsieur Jean Bazin* sont mes amis à Boston. Je leur recommande de te remettre toutes mes hardes, livres, montre et argent, tout ce qui m'appartient ici, il faudrait en faire bon usage.

Si la paix se faisait dans peu de temps, je m'en irais à Jersey mais il n'y a pas encore d'apparence. Fais bien mes compliments à *M. Day*, *M. Le*

Maistre, M. James Robin et à tous en général. Je n'ai eu aucune nouvelle de Jersey depuis que j'ai sorti de Liverpool, le printemps passé.

Je t'écrirai aussi souvent que je pourrai et t'enverrai toujours quelque chose. Si malheur m'arrivait, le peu d'argent que je te laisserais avec ce que tu pourrais avoir de toi-même, je voudrais que tu t'en viennes dans ce pays, ici, acheter une petite ferme à 20 ou 30 milles de Boston. Si la paix se faisait, les terres seraient bon marché ici, il faudrait t'adresser à *Monsieur Jean Bazin*, c'est un homme de Jersey et un parfait bon homme qui aurait toujours de la considération pour toi et te donnerais des avis.

Je ne serais point d'humeur que tu retournerais à Jersey, il n'y aura jamais de longue paix. On est toujours mieux dans un grand pays. Je n'aimerais point non plus que tu resterais à la Baie des Chaleurs vu que si on avait la guerre avec les Américains, ils prendraient tout de suite ce pays-là. C'est pourquoi on serait toujours mieux en l'Amérique. Tu devrais bien apprendre à lire et écrire l'anglais. Je n'ai jamais coûté un sol pour cela. Écris-moi par les *bâtiments (les bateaux)*, l'automne prochain sans *manque (sans faute)* et adresse ta lettre comme suit,

To Capt. Ph. Bechervaise

Boston

Care of M. John Bazin

En attendant de tes nouvelles
Je suis avec toute la tendresse possible
Ton cher père
Ph. Bechervaise